

# ARIEL MAGNUS

## *Oma*



Une chronique familiale inoubliable,  
d'Auschwitz à São Paulo



Oma



Ariel Magnus

# Oma

*Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Margot Nguyen Béraud*

L'Observatoire

La traductrice remercie ses collègues traducteurs et traductrice  
Hod Halévy, Jérémie Allouche et Chloé Thomas.

© Ariel Magnus, 2006.

Cette édition a été publiée en accord  
avec Literarische Agentur Michael Gaeb, Berlin,  
et Books And More Agency, Paris.

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-329-2666-6

Dépôt légal : 2024, mars

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2024  
170 bis boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## En guise d'avertissement

Il existe une vaste littérature écrite par et sur les rescapés des camps d'extermination nazis. Ce livre n'appartient pas à cette littérature et n'a pas pour intention de venir l'étoffer. L'idée centrale qui l'article n'est pas d'apporter une nouvelle réflexion sur l'Holocauste ni d'inscrire dans les annales l'histoire d'une survivante de plus. Son sujet est une grand-mère et son petit-fils, en l'occurrence ma grand-mère (qui a survécu à Auschwitz) et moi (qui me penche parfois sur des sujets que je connais mal). Faire le portrait de ma grand-mère, c'est moins raconter son histoire que reproduire sa façon particulière de la raconter. Ainsi, les chapitres testimoniaux, fondés sur un entretien aussi long qu'accidenté que nous avons eu dans le courant de l'été austral 2022, reproduisent avec la plus grande fidélité possible sa façon de parler et d'organiser, ou plutôt de désorganiser, l'information. Bien que son discours semble un peu confus au premier abord, c'est la seule manière de parvenir à transmettre la voix de ma grand-mère : cette vitalité qui d'une certaine façon l'a sauvée de la mort, puisqu'à dix-huit ans elle s'est

volontairement fait déporter au camp de concentration de Theresienstadt, à la recherche de sa mère aveugle qu'elle a suivie jusqu'à Auschwitz et aurait suivie jusqu'à la chambre à gaz si les nazis eux-mêmes ne l'en avaient pas empêchée. Dans les chapitres où ma grand-mère n'évoque pas ce passé, c'est moi qui évoque son présent, par une chronique des dix jours qu'elle a passés avec moi en Allemagne, durant l'été boréal 2004. Ce qui me pousse à parler du présent de quelqu'un dont on suppose que seul le passé n'a d'intérêt est, premièrement, l'intuition littéraire que ma grand-mère est un personnage extraordinaire, et deuxièmement, le pressentiment journalistique que la curieuse relation qu'elle entretient encore avec le pays de ses bourreaux en dit long sur cet horrible passé qu'elle préférerait oublier mais que je cherche pourtant ici à reconstruire.

## Allemagne

Elle est descendue la dernière, accompagnée par une hôtesse de la Lufthansa qui lui prêtait l'oreille et par un employé de l'aéroport qui portait ses valises. Le retard m'avait fait craindre qu'elle ait raté son vol, ou que je me sois trompé d'horaire, même si ce n'est sans doute pas la seule raison pour laquelle son apparition m'a soulagé, voire m'a procuré une certaine joie. Je n'avais jamais vu ma grand-mère plus d'une ou deux fois par an, lorsqu'elle venait nous rendre visite à Buenos Aires ou que nous allions la voir au Brésil, et j'avais beau savoir ce qui se passerait ensuite, appréhender de l'avoir avec nous à la maison ou à la plage, ma première sensation en la retrouvant était toujours joyeuse. Ni intense ni durable, mais sincère dans sa fragilité.

Elle m'a aperçu derrière la vitre, et nous nous sommes souri et salués. Cela faisait un moment que son corps, en soi déjà minuscule, s'était mis à rabougrir. Ses bras laissaient transparaître leur structure osseuse, ses épaules se terminaient en pointe, son visage ne correspondait plus au volume de son abdomen, qui avait également rétréci. Mais

le plus impressionnant restait le rapetissement de ses seins, jadis généreux au point de faire l'objet de plaisanteries familiales, et désormais secs, plats, guère plus épais qu'un repli de peau. Le jour de son quatre-vingtième anniversaire, ma grand-mère a raconté qu'elle avait si peu de poitrine à sa libération qu'elle n'avait plus eu besoin de porter de soutien-gorge, mais qu'après, durant son séjour en Suède, elle avait dû en changer tous les mois, et à la fin ses seins avaient tellement grossi qu'elle peinait à en trouver à sa taille. Ce fut de toute la soirée la seule référence à son passé de survivante, et l'une des premières fois que je l'ai entendue aborder publiquement le sujet. À l'époque, ou peut-être un peu plus tard, son rabougrissement accéléré que l'on constatait à chacune de nos retrouvailles avait déjà débuté. Après vingt-cinq années passées à la voir toujours identique – petite, ronde et en bonne santé –, le changement était d'autant plus impressionnant. Elle le savait et faisait même des commentaires sur son flétrissement progressif. « C'est à cause de mes os, répétait-elle souvent, je me ratatine. » Mais cela ne tempérait pas notre effroi de voir son corps revenir lentement à la morphologie qui avait dû être la sienne à l'âge de vingt-cinq ans, quand elle avait connu la mort.

Après m'avoir salué, elle s'est remise à parler avec l'hôtesse de l'air, qui devait quasiment se plier en deux pour rendre la distance entre elles propice au dialogue. En la regardant bavarder avec une inconnue – l'un de ses sports de prédilection –, j'ai compris que ma grand-mère était arrivée. Pas chez mes parents à Buenos Aires, ni dans cette chambre d'hôtel, quand elle m'avait rendu visite à Heidelberg en 2001, mais

bientôt dans l'appartement que nous venions de louer à Berlin, ma femme et moi : notre premier vrai foyer. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas pris la mesure de la responsabilité que cela signifiait. Mon oncle, l'*Onkel*, plaisantait en disant que si nous arrivions à ce que sa mère ne meure pas chez nous, l'opération serait déjà en soi une réussite ; ma mère, de son côté, insistait pour que nous ne fassions pas trop attention à elle, répétant à l'envi que c'était malgré tout une brave femme. En tout cas, depuis que ma grand-mère s'était mise à menacer de venir nous voir, non pas à l'hôtel mais chez nous, ni pour deux jours mais pour plus d'une semaine (*sonst ist es zu kurz, macht keinen Sinn, oder ?* « si c'est trop court, ça a pas de sens, si ? »), tant mon oncle que ma mère avaient été pris d'une joie mêlée d'émotion et de terreur qu'ils n'avaient cessé de me communiquer ; la terreur surtout. Une fois surmontés la peur qu'elle n'arrive pas et le bonheur timide du premier bonjour, le compte à rebours a commencé : survivre dix jours avec mon Oma. Une responsabilité. Une responsabilité terrible.

En la voyant, je l'ai trouvée moins maigre que ce à quoi je m'attendais, mais c'était peut-être parce que le reste n'avait pas changé : de grosses lunettes, un brushing, ce genre de robes amples aux couleurs compliquées et aux motifs incompréhensibles que les vieilles Allemandes achètent en solde, un sac avec un détail doré et de petits souliers en cuir marron au bout des jambes les plus agitées, les plus rapides et les plus infatigables de la famille. Elle est apparue aux côtés du monsieur qui poussait le charriot ; j'ai photographié le moment où Ray lui a offert une rose jaune, puis

nous nous sommes embrassés. La première et dernière fois que Ray et ma grand-mère s'étaient vus en Allemagne remontait à plus de vingt ans ; il lui avait offert une rose jaune. Que ma grand-mère s'en souviennne m'a davantage étonné que le fait qu'il récidive. « Ray, toujours avec ses roses jaunes », a-t-elle dit en riant. Un encouragement. Une autre fois, en arrivant à Buenos Aires, alors qu'elle ne nous avait pas trouvés immédiatement (son vol avait eu de l'avance), la première chose qu'elle nous avait dite avait été : « Je n'aurais pas dû venir. »

En se dirigeant vers la sortie, ma grand-mère m'a raconté comme le monsieur qui poussait le charriot avait été gentil avec elle. L'aéroport Tegel de Berlin est dérisoirement petit, de la porte d'embarquement à la sortie la plus proche, il n'y a guère plus de dix mètres, mais ma grand-mère s'était débrouillée pour me répéter tellement de fois à quel point le monsieur des valises avait été gentil avec elle que, une fois dehors, j'ai bien dû remercier ce gentil monsieur d'avoir été si gentil avec ma grand-mère. « Vous avez vu comme mon petit-fils parle bien allemand ? Pourtant il n'est pas né ici, mais en Argentine. » « Moi non plus je ne suis pas né ici », a précisé le monsieur au chariot dans un allemand parfait.

J'ai laissé ma grand-mère avec le gentil monsieur et Ray, et je suis descendu au parking. Le matin, j'avais loué une voiture pour le temps de sa venue, une idée que ma grand-mère avait célébrée en promettant de la financer intégralement. Cette idée m'avait été soufflée par l'*Onkel*, qui vit au Brésil et, soupçonne ma mère, ne se mariera pas tant que ma grand-mère ne sera pas morte. D'après lui, ma grand-mère

fonctionne comme un chien, il lui suffit de s'asseoir à l'avant et elle est heureuse. Mon oncle ne se lasse pas de la charrier, de s'en plaindre, de se disputer avec elle dès que l'occasion se présente. Elle, au contraire, dit rarement du mal de son fils comme elle le fait de sa fille. Il lui arrive de critiquer mon oncle au sujet d'une de ses petites copines, du fait qu'il travaille trop ou de sa façon de gérer l'argent, mais jamais je ne l'ai entendue lui chercher noise pour quoi que ce soit de sérieux, ni tenter de le blesser ainsi qu'elle sait le faire avec ma mère. Et moi je crois, de même que ma mère tâche de voir son côté positif parce que au fond elle sait que ma grand-mère a pourri sa jeunesse, que mon oncle passe son temps à parler d'elle en mal parce que au fond il l'aime comme un fou.

J'ai approché la voiture, le gentil monsieur y a mis les valises avant d'être gratifié de quelques pièces par ma grand-mère, et nous sommes partis. À la sortie de l'aéroport, il y a un pont ; ma grand-mère a voulu savoir comment s'appelait le fleuve qui passait en dessous. Moi qui retiens à peine le nom des villes, je lui en ai donné un au hasard, avant d'être aussitôt corrigé par Ray depuis la banquette arrière. Deux ans auparavant, quand elle m'avait rendu visite à Heidelberg, la seule activité que ma grand-mère avait tenu à faire était une ennuyeuse balade en bateau sur le fleuve qui traverse la ville ; balade qu'elle avait déjà faite avec mon oncle il y a longtemps. Lors de notre visite des bâtiments de la Deutsche Welle, la radio-télévision allemande, pour son dernier jour avec nous, ma grand-mère se plaindrait d'ailleurs au directeur de la chaîne que les noms de fleuves ne soient pas précisés à l'écran. Ma grand-mère connaît chaque fleuve d'Allemagne

traversant la moindre ville, et dans certains cas, elle peut même citer des détails sur eux, mémorisés en vers à l'école primaire. Sa passion est la géographie, ne se lasse-t-elle pas de répéter. La géographie allemande, faudrait-il préciser.

Elle a parlé tout le trajet, impossible de me souvenir de quoi. En général, elle a un sujet central et plusieurs sous-sujets qu'elle agrmente de questions et de remarques conjoncturelles, en l'occurrence, je suppose, le trafic automobile ou tout ce qu'elle voyait par la fenêtre. Elle m'a probablement demandé ce que j'étudiais, car elle n'arrive jamais à s'en souvenir. « Il faudrait que tu m'écrives ce que tu fais, que je puisse le dire à mes amies », me dirait-elle une dizaine de fois entre son arrivée et son départ. Comme elle est obsédée par le fait que tout son corps se décalcifie (d'après les médecins – c'est-à-dire elle-même – sa colonne vertébrale entière est déjà atteinte), elle m'a sans doute parlé de la chance qu'elle avait que son cerveau ne soit pas encore touché, même si dès qu'elle oublie quelque chose, elle recommence avec ses « tu vois, ça s'étend ». Pour garder son cerveau actif, dit-elle, elle fait les mots croisés dans les magazines alors que je lui ai offert un énorme livre de mots croisés qu'elle n'a jamais ouvert ; raison pour laquelle je crains que cette histoire de mots croisés ne soit qu'une excuse pour s'acheter sans culpabiliser ses revues allemandes pleines de potins. Il n'est pas nécessaire de lui prêter une attention totale lorsqu'elle répète ce genre de choses, il en faut juste assez pour réagir vite à ses questions, qui ne sont pas systématiquement rhétoriques. Quand elle parle beaucoup, même si elle est fatigante à écouter, c'est toujours bon signe. Le problème étant plutôt quand

elle ne parle pas. Lorsque Oma se tait, cela signifie qu'elle est blessée.

Avant de rentrer à la maison, elle a voulu passer à la banque tirer de l'argent, banque qui soit dit en passant est aujourd'hui soupçonnée d'avoir financé la construction des fours crématoires d'Auschwitz (« Si j'avais su, je n'y aurais pas mis mes sous », m'a-t-elle assuré quand je le lui ai dit. « Bon, ai-je malicieusement ajouté, il est encore temps de les retirer. » « Si j'avais su, je ne les aurais pas mis là-bas, mais je ne savais pas... », a-t-elle répété comme si elle ne m'avait pas entendu.) J'ai proposé que Ray l'accompagne tandis que je me débrouillerais pour éviter l'amende, mais ni l'un ni l'autre n'ont semblé accueillir l'idée avec enthousiasme. « Je ne veux pas que Ray sache combien j'ai », m'a dit ma grand-mère aussitôt dans la banque. « Je ne crois pas qu'elle veuille que je sache combien il y a sur son compte », m'a dit Ray quand nous nous sommes retrouvés seuls. J'ai donc laissé la voiture mal garée avec Ray dedans – double danger – et l'ai accompagnée faire ses *Geschäfte*, ses affaires.

L'argent de ma grand-mère a toujours été un mystère dans la famille. Elle nous offrait des cadeaux et des crédits extrêmement généreux, tout en radinant pour des brouilles absolument ridicules. Elle pouvait payer les billets d'avion à toute la famille pour les vacances d'été puis nous recevoir avec du chocolat périmé. Comme les gros cadeaux incombaient à mes parents et que la seule chose qui m'intéressait était ce qu'on m'offrait à moi, et comme, au lieu de jouets, Oma préférait m'offrir des vêtements, enfant je la prenais pour une pingre. Mon oncle était peut-être plus au fait (cela aussi

reste un mystère) mais personnellement j'avais grandi avec cette petite musique : « Grand-mère a de l'argent, pas beaucoup, mais elle en a. » On savait qu'elle recevait une pension d'Allemagne, qu'elle avait des économies et ne dépensait pas beaucoup, mais on ne savait pas combien elle avait concrètement. En cela, comme pour presque tout, ma grand-mère était et reste une femme extrêmement indépendante, elle ne cherche pas de conseil ni ne colporte aucune nouvelle avant d'être sûre qu'il s'agisse de faits avérés. L'obsession qu'elle a de ne pas être un poids pour ses enfants inclut sa propre mort, c'est pourquoi elle a mis de l'argent de côté pour son enterrement et ses papiers en ordre afin d'éviter tout problème d'héritage.

Depuis la mort de mon grand-père, un type bourru dont je me souviens seulement qu'il faisait du bruit en mangeant, si bien que je n'aimais pas être assis à côté de lui à table, ma grand-mère vit seule au sud du Brésil. Ce n'étaient pas les amies qui lui manquaient, toutes allemandes et juives, du même âge qu'elle, ou un peu plus âgées (*zusammen sind wir tausend Jahre alt, wir sind das tausendjährige Reich*, « à nous toutes nous avons mille ans, comme le Reich de mille ans ! » plaisante ma grand-mère, référence bizarre à l'empire dont rêvait Hitler). Ce n'étaient donc certes pas les amies qui lui manquaient (bien qu'elle se soit acheté un répondeur automatique et filtre les appels), mais au fond elle était seule. Toutes nos tentatives pour l'exfiltrer à Buenos Aires dans une maison de retraite avaient échoué ; elle préférait celle de sa ville, mais comme ce n'était pas un établissement pour juifs mais pour chrétiens, elle s'abstenait d'y aller, craignant

les cancans au sein de la communauté. Elle n'allait pas souvent non plus à São Paulo rendre visite à son fils, car d'après elle, sa petite amie était très jalouse : *Du weisst wie die Weiber sind*, cherchait-elle toujours ma complicité à ce sujet : « Tu sais comment sont les bonnes femmes. » Petit, je devais avoir du mal à comprendre pourquoi une mère et ses enfants habitaient séparément à des centaines de kilomètres. Aujourd'hui, c'est moi qui vis à des milliers de kilomètres de ma famille.

Une fois à l'intérieur de la banque, et avant même de regarder quel guichet était libre, ma grand-mère a voulu parler personnellement au gérant de la succursale (ou, à défaut, au directeur de la banque). Ce n'est qu'en insistant que j'ai réussi à la traîner jusqu'au bureau d'une femme qui faisait mine d'être occupée derrière un ordinateur. Devant elle, ma grand-mère a étalé ses papiers, principalement ceux dont l'employée n'avait pas besoin et qu'elle ne lui avait d'ailleurs pas demandés, puis elle lui a raconté (hormis la longévité de sa relation avec la banque et avec tous ceux qui s'étaient occupés d'elle dans toutes ses succursales) qu'elle avait fait tomber son portefeuille dans les toilettes de l'aéroport. « Regardez-moi ça, touchez, voyez comme ils sont mouillés, ces papiers », a-t-elle dit en les lui tendant. La dame s'est reculée avec un sourire horrifié. De cette dernière, qui personnellement m'avait paru plutôt désagréable, elle garderait la carte de visite, pour l'avoir trouvée très aimable, très *nett*. Dans la salle des coffres, en revanche, ma grand-mère n'a pas été aussi bien traitée. Comme je faisais des allers et retours entre la banque et la voiture, je n'ai pas compris ce qui s'était passé. Rien, sans doute. Ma grand-mère est soit

très bien traitée, soit très mal, et on ne comprend jamais exactement pourquoi. Malgré ses préjugés, ou plutôt parce que ces derniers concernent à égalité tous les types d'êtres humains (un non-Juif, un goy, peut l'énervier parce qu'il est goy, ou un Juif parce qu'il est juif), ma grand-mère parle à presque tout le monde en partant du principe que les gens sont bons et sympathiques ; ce n'est qu'après qu'elle change éventuellement d'avis. Ainsi, la raison précise qui finit par lui faire réviser son jugement me semble impossible à définir. Je l'ai vue s'amouracher de personnes insupportables et en détester d'autres qui ne lui avaient rien fait de mal, aveugle aux faits mais attentive aux signaux qui ne se manifestaient pourtant que dans son imagination. Parfois, je pense que ses verdicts sur les gens ne répondent pas à un sens commun selon moi inextricable mais à un coefficient arbitraire : tant de personnes par jour doivent lui plaire et le reste lui déplaire. Une fois le quota rempli pour les uns, elle passe aux autres.

Quand elle a eu réglé son opération bancaire, elle a dit au revoir avec un surprenant « Bonne année ! ». J'ai calculé qu'il restait quatre mois avant 2004 et le lui ai fait remarquer. « Le temps passe très vite », m'a-t-elle répondu avec beaucoup de sérieux. Pendant son séjour, elle essaierait (sans succès) d'acheter un almanach sur torchon de l'année 2004. Elle s'en souvenait à intervalles réguliers et il fallait entrer dans des boutiques au hasard pour demander s'ils n'avaient pas l'une de ces horreurs folkloriques déjà assez anachroniques en soi, mais en plus à une date bien trop prématurée, y compris en ces terres où l'on pense d'abord à la retraite,

puis à la vie qu'il va falloir supporter avant d'y arriver. Ma grand-mère n'a pas dû passer une seule année de son existence sans son almanach sur torchon, son *Stoffkalender*. Je crois même me souvenir que ma mère en avait gardé plusieurs datant d'il y a très longtemps, accrochés en décoration chez nous dans la cuisine ou servant de chiffons. Ma grand-mère avait d'autres vices de cet acabit, que je devais lui fournir dès que je venais en Amérique latine : telle marque de détachant, tel dentifrice pour ses prothèses dentaires, tel antimite, telles lingettes nettoyantes pour les lunettes (*Hier in Brasilien versucht man diese Dinge nachzumachen, aber die taugen nix* : « Ici au Brésil, ils essaient d'imiter, se justifiait-elle, mais ça n'est bon à rien »). À ces marques, toujours les plus chères, car ma grand-mère a beau être économe, elle n'a pas pour autant oublié ce qui est bon, s'ajoutaient les magazines de potins sur l'aristocratie européenne, qu'elle commandait « pour les mots croisés ». Un compartiment de la valise de ses petits-enfants était toujours réservé aux menus plaisirs de Oma. Après plus d'un demi-siècle d'exil, ces petites choses la maintenaient physiquement en contact avec sa patrie. Elles étaient sa mini-Allemagne de poche.





Ma grand-mère, avec moi.



Ma grand-mère.

## Table des matières

En guise d'avertissement.....	7
Allemagne .....	9
Brésil .....	21
Allemagne .....	29
Brésil .....	41
Allemagne .....	51
Brésil .....	59
Allemagne .....	69
Brésil .....	83
Allemagne .....	93
Brésil .....	103
Allemagne .....	133
Épilogue .....	145
Épilogue à l'édition française .....	155